

# Passages

j'apparais en morceaux  
dans le mouvement routinier  
qui ouvre et ferme  
ma journée



MARIE-LAURENCE  
GERMAIN

**PASSAGES** est le cent trente-huitième recueil de textes publié dans la collection *Prise I*. Cette collection a été créée afin de permettre à des jeunes auteurs et autrices du cégep du Vieux Montréal de publier une première œuvre.

©Tous droits réservés Marie-Laurence Germain et le CANIF,  
Centre d'animation en français du cégep du Vieux Montréal. Mai 2026.

Renseignements : 514 982-3437, poste 2164

Dépôt légal : mai 2026  
Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada

Infographie et impression : Communications du CVM  
et Centre de reprographie du CVM

Cégep du Vieux Montréal  
255, rue Ontario Est  
Montréal (Québec)  
H2X 1X6

Photo de la couverture : Marie-Laurence Germain

**MARIE-LAURENCE GERMAIN**

# Passages

Le chemin par où je suis venu  
je l'ai oublié    le chemin lui non plus  
ne sait où aller

Jacques Brault, *Moments fragiles*



je me redonne sans cesse naissance  
dans la familiarité des sons et des odeurs  
au cœur d'un fil de pensée unique  
qui naît des mêmes paysages            fidèles à eux-mêmes  
sur les notes des mêmes chansons        fidèle à moi-même

j'apparais en morceaux  
dans le mouvement routinier qui ouvre et ferme  
ma journée

je perds l'équilibre dans l'autobus

le métro

le train

j'échappe les instants en saccades

les écrase du bout de mon soulier

le chemin retrace les heures

le lieu se dérobe au temps

le paysage court vite  
de l'autre côté de la vitre  
les maisons brouillées  
les vies  
aussi

impossible  
de me projeter  
me voir un jour  
habiter le monde

il se désagrège  
sous notre poids

mon regard coule  
le long des rues  
dont je n'ai jamais appris  
le nom

ça freine sec  
le paysage hésite  
je perds pied  
atterris sur celui d'à côté  
je sens mon intérieur  
tenter de me traverser  
vers l'extérieur

je sors du bus avec un mal

de cœur

dans ces trajets  
où les autres nous inventent  
d'un seul regard  
où nos vies sont emmurées  
en nous  
je me bricole  
une paire d'ailes  
en papier mâché

reluit alors  
la mince possibilité  
d'éclore réincarnée

sauf que la porte claque  
sur mes ailes frêles  
à la sortie

à mon âge  
on dit qu'il faut quitter le nid  
s'envelopper d'une émancipation  
fière et sincère  
frayer son propre  
chemin

sans savoir à quel arrêt  
descendre de la 20

je perds l'équilibre dans mes souvenirs  
les histoires se fragmentent  
scintillent derrière mes yeux  
s'effondrent et s'évaporent

mes émotions se fracassent  
lorsque les voix creusent le passé  
je m'ouvre les doigts sur leurs pointes

la mémoire traverse le corps

je teste l'élasticité du temps  
j'écrase les moments entre mes mains  
ne reste d'eux qu'une substance  
visqueuse et élastique  
qui me colle à la peau  
tache les sièges  
glisse sur les poteaux

dans les reflets  
on peut voir  
des passages d'enfance  
avant la vie en noir et blanc

un jeudi de mars  
on apprend la nouvelle  
en dominos  
l'un après l'autre

la vérité se dédouble  
pendant quinze minutes  
sur huit kilomètres

pour moi seule  
tu existes encore  
au présent

pourtant  
j'ai la certitude du tragique  
au bas du ventre  
j'essaie de la dissoudre  
avec un semblant d'innocence  
avant de retraverser les ans

le temps et le lieu  
se rattrapent  
la dernière pièce tombe

j'apprends encore à parler  
de toi  
au passé

je tourne mon corps à l'envers  
pour collectionner ce qui en tombe

l'autobus de ma jeunesse  
ma première dent perdue  
l'odeur du jardin  
la couleur de mes yeux  
les siestes agitées sur l'épaule de ma sœur  
les rues où j'ai habité  
le vent des matins  
les visages qui s'effacent  
la douceur de leur voix

je me regarde de loin  
un casse-tête sans coins ni contours

chaque jour  
je noircis la même route  
la boucle  
m'avale et me crache  
à la même place

chaque jour  
je revisite le passé  
à la même heure  
que le présent

chaque jour  
je pleure  
ce qui existe  
à l'imparfait

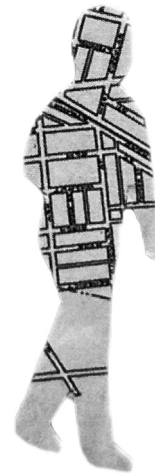
les souvenirs se calquent les uns sur les autres  
grugent l'asphalte brûlant des mois de soleil  
comme les traces de nos jeunes mains dans l'asphalte fraîche  
nos initiales gravées par grand-papa  
  
j'ai piétiné mon nom à lui faire perdre son sens  
tout ce que j'en garde                      quelques voyelles sous mon soulier

je me dépose en fragments  
au fil du trajet  
encore et encore

aux coins des rues  
sous les bancs de parc  
sur les perrons

je laisse des indices  
de mon existence  
hors de mon propre corps  
encore et encore

je les récolte  
un morceau à la fois  
à chaque passage  
encore et encore



quand le matin  
s'écoule plus vite  
que le corps peut se le permettre  
le déjeuner a parfois lieu  
entre deux étrangers

on roule en toute intimité  
le bus et moi  
je lui offre un moment  
qui habituellement  
ne lui appartient pas

il me le rend bien  
on roule dans moins de trous  
ces matins-là

lorsque le givre recouvre les poumons  
les lèvres  
les yeux  
que les pas se pressent  
qu'ils cherchent la chaleur du connu

le détachement de soi  
dans l'enveloppe du commun  
fait dégeler ce qui est encore inquiet

un effacement du corps  
dans le souffle d'un lieu qui crie  
maison

je me glisse entre les corps  
en jouant au cherche et trouve  
afin d'épouser les mouvements  
d'une existence désinvolte  
dans laquelle me réfugier  
avant mon arrivée

la neige absorbe les échos  
le sol avale les pas  
le trajet se fait  
en suspens  
les roues embrassent à peine  
la route  
camouflée sous la glace

le froid absorbe le doute  
l'hiver couve ce qui doit reposer  
avant la saison des papillons

je traverse les espaces  
me faisant transparente  
je les laisse s'infiltrer dans ma tête  
une grande bulle silencieuse  
où les pensées s'agitent au ralenti

la vitre embuée me sépare de l'étourdissement  
estompe un peu la routine  
me laisse gribouiller mes rêveries

un court moment  
hors du réel  
pour être submergée  
dans le vrai

des flaques d'eau  
autour de nos souliers  
poussent des tiges  
verdâtres et torsadées  
elles s'enroulent autour des bancs  
grimpent le long des corps

entre deux boulevards  
de jeunes fleurs s'illuminent près des visages  
leur odeur un appel du passé  
elles chuchotent des possibilités oubliées



je me compose du volatil  
un corps de mots lancés en bourrasques  
de ciels d'aquarelle fondant vers le noir  
de moments capturés à travers la fenêtre barbouillée

quand le vent souffle trop fort  
je m'envole en bouquets  
comme un pissenlit blanchi  
je renaîtrai  
encore et encore  
éparpillée  
à chaque arrêt  
de mon quartier

mon passé  
hante les lieux cédés au présent  
ce qui était  
est toujours  
caché derrière les arbres  
dans la chanson du quotidien  
sur le banc qui me recueille  
matin après matin

je me laisse infuser dans les lieux  
dont j'aimerais me souvenir  
si je ne peux les garder en moi  
je me déposerai en eux

une fois l'arrêt demandé  
juste avant de m'évader  
s'éveille au creux de mes mains  
un rêve pour emporter

Merci à Véronique Samson, sans qui ce projet se serait perdu dans l'abstrait.

Après tout, je ne regrette pas notre première rencontre inattendue.

Merci pour tes conseils toujours justes et ton aide précieuse.

Merci à toutes celles avec qui je partage l'amour des mots.

Merci de m'avoir fait grandir pour que je sois en mesure de réaliser ce projet.

Merci à tous ceux et celles qui m'ont lue un jour et ont osé me dire qu'il y avait peut-être quelque chose de beau là-dedans.



